

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 51

Artikel: Poupées
Autor: Croziere, Alphonse
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255652>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— Apprenez, colonel, que mon infanterie est hors d'haleine, que quarante de mes canons sont démontés, que les dragons du 9^e régiment ont chargé cinq fois et qu'il n'en reste pas cinquante en état de donner. Donc, le succès de la journée est compromis si vous n'enfonchez pas cette ligne redoutable... Songez que l'Homme vous regarde!

Le maréchal désignait un cavalier qui avait placé son cheval devant Auguste.

Noireau nommait à ses hommes :

— Napoléon!

Alors les cavaliers éprouvèrent un orgueil qui double les énergies à l'heure du danger. Alors, ils acclamèrent César. Alors, ils firent le serment de vaincre.

Noireau saluait, de son grand sabre.

— Maréchal Soult, nous sommes à vos ordres!

Et, debout sur ses étriers, le chef hurla des instructions :

— Soldats du 5^e cuirassiers, gardez toujours votre sang-froid. Vous devez décider du succès de la journée. Sur l'infanterie qu'on vous oppose, sabrez à grands coups, pourfendez! Sur la cavalerie, pointez ventre de l'homme; oui, mettez tripes au vent à ces esclaves qui voudraient asservir la France! Aux canonniers, coupez les bras pour qu'ils ne puissent ni recharger ni emmener leurs pièces. Des cosaques, frappez la main qui manie la lance. Pas un mot, pas un cri durant l'action. Gardez aux fontes, le plus longtemps possible, les pistolets! Surtout, ne perdez jamais de vue l'étendard du régiment. Soldats du 5^e cuirassiers, êtes-vous prêts?

Six cents bouches crièrent :

— Nous sommes prêts!

Noireau reprit :

— Trompettes, sonnez la charge!

En pelotons serrés, le régiment entra dans l'arène.

Ce fut comme une trombe qui passa et qui dévasta. Le premier obstacle : trois bataillons russes, formés avec des géants du Caucase, percés en brèche, taillés, puis écrasés par les fers des chevaux, se changèrent en une compagnie de fuyards éperdus. Le deuxième obstacle : dix escadrons de hussards autrichiens, pris en flanc, tournoyèrent, se tassèrent, usèrent vainement de leurs cartouches et se dispersèrent à travers les fumées de la poudre. Le troisième obstacle : cinq lignes de grenadiers allemands, déchargèrent leurs fusils, entendirent une grêle de plomb frapper les cuirasses, avant de sentir l'acier des lattes qui mutilent. Le quatrième obstacle : vingt-quatre canons, alignés comme à la parade, et chargés jusqu'à la gueule, ne tonnèrent point, leurs servants ayant été tournés et massacrés sur les affûts.

N'ayant plus d'ennemis devant eux, les cuirassiers s'arrêtèrent.

* * *

Le colonel Noireau, s'il eût fait le recensement de ses escadrons, après une si belle charge, n'aurait porté, en pertes, que vingt et un hommes tués, quatorze blessés et un disparu.

Auguste Tourin avait disparu.

Il était prisonnier, sans doute?

Non; au milieu de la chevauchée, ce cavalier, qui montrait, en stature, plus de deux mètres, s'était obstiné à poursuivre le porte-drapeau des hussards de la garde impériale allemande; il l'avait enfin rejoint sur la chaussée d'Austerlitz et sabré. Un trophée enlevé, le cuirassier revenait vers Menitz, quand une colonne russe, précipitée des hauteurs d'Auguste, marchant vers lui, pouvait l'écarter, le jeter dans les marais bordant la digue.

Homme de tête, Tourin se promet d'accomplir une grande action.

L'étendard allemand fixé à l'arrière de sa selle, le cheval flatté à l'encolure pour obtenir une parfaite obéissance, sabre en main, le cuirassier s'avancait à la rencontre des fuyards.

Arrivé à vingt pas du premier groupe, des chasseurs de l'Oural enveloppés de manteaux en peau de loup et coiffés de hautes mitres, le Français ordonnait :

— Halte! Rendez-vous!

Dans les bruits assourdissants de la bataille, cette voix s'élevait, comme surnaturelle.

Et l'apparition de ce cuirassier énorme, monté sur un cheval énorme, qui barrait l'étroite et haute chaussée, causa une indicible stupeur aux vaincus qui, entourés des fumées de la poudre, qu'une âpre bise charriait, s'imaginèrent avoir devant eux tout un régiment prêt à les écraser.

L'un de leurs officiers, qui parlait français, s'avança, afin de parlementer. D'un seul coup de sabre, le cuirassier le coucha entre des hommes morts.

Et la voix surnaturelle reprenait :

— Rendez-vous! ou pas de quartier!

Un capitaine traduisit les paroles à ses hommes. Ces soldats, subissant la suggestion de l'épouvante, levèrent les crosses et implorèrent dans leur idiome :

— Grâce!

Le cavalier ordonnait :

— Demi-tour! marchons au grand pas!

L'ordre fut exécuté.

Tourin suivit, à faible distance, les bataillons atterrés. Ces groupes une fois arrivés derrière Menitz, désarmés et parqués entre des baïonnettes françaises, le cuirassier allait rejoindre ses camarades.

Napoléon était descendu du plateau d'Auguste.

Il arrêtait son cheval blanc près du soldat que le colonel Noireau lui avait désigné.

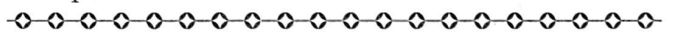
— Mon brave, je t'offre, en juste récompense, ou le grade d'officier ou la croix de la Légion d'honneur.

Auguste Tourin n'hésita point. Penché vers l'empereur, il lui dit familièrement :

— Petit caporal, donne-moi le bijou, va!

Lorsqu'il eut épinglé l'étoile des braves à une boucle de la cuirasse du soldat. Napoléon embrassa, à pleines lèvres, cet homme qui avait, lui seul, fait 3000 prisonniers.

Edouard GACHOT.



POUPÉES

On les exhume de leurs linceuls en papier de soie, de leurs bières en carton, les jolies poupées vêtues de ravissants chiffons, aux grands yeux ardents et naïfs, aux jolis sourires candides. Les voilà déjà sur le marché, comme des esclaves, attendant que le sort leur donne une petite maman tyrannique. Peut-être aussi sont-elles destinées à mourir une seconde fois avec le même sourire sur les lèvres, pour ressusciter l'an prochain après un débarbouillage et un rafraîchissement.

Elles sont le jouet idéal par excellence, ces poupées-martyres; elles sont prêtes à subir tous les affronts, toutes les tortures, sans un souffle de plainte.

Elles sont le modèle de toutes les résignations, de tous les sacrifices, et contribuent, par leur muet stoïcisme, à former le cœur des fillettes et à les préparer dans leurs devoirs d'élèves-mamans.

Quoique toujours dociles et sages, elles reçoivent d'homériques fessées, se voient accusées de fautes qu'elles n'ont jamais eu la pensée de commettre, résistent le plus souvent à la maison, et ne vont jamais voir jouer, avec leurs petites mères, d'éblouissantes féeries.

Elles ne se regardent jamais orgueilleusement dans la glace, ne portent pas le doigt à leur nez, vien-

nent au monde avec toutes leurs dents, et restent les yeux ouverts toute la nuit sans pleurer.

Un jour vient, cependant, où l'ingrate petite mère leur fait l'amputation des bras ou des jambes; elles sont prises d'une hémorragie de sciure, leur tronc est traîné, piétiné, souillé, mais leur sourire reste toujours le même, leurs yeux sont sans douleur ni colère, car elles sont d'éternelles sacrifiées, et elles ne l'ignorent pas.

D'autres viennent occuper leur place dans le cœur de leur petit bourreau, et elles n'en sont point jalouses, d'autres plus grandes, avec des robes plus à la mode, avec des phonographes dans l'estomac, qui sont à leur tour choyées, gâtées, dorlotées, mais qui vivent également du caprice de leur maîtresse jusqu'à ce qu'elles subissent le même sort que leurs devancières, qu'elles soient massacrées comme les missionnaires qui enseignent les vertus aux grands enfants noirs.

Plus tard, les fillettes, devenues de grandes demoiselles bonnes à marier, gardent quelquefois leur dernière poupée, qu'elles considèrent comme leur meilleure amie, à qui elles s'ouvrent en secret de leurs espoirs et de leurs désillusions, dans la certitude d'être écoutées sans raillerie lorsqu'elles confient leurs peines intimes à l'être inanimé qui les réconforte de son

éternel sourire d'abnégation. Et cet entretien ne doit pas manquer de naïve saveur.

Puis la poupée est remplacée par un bébé comme aucun fabricant n'est capable d'en confectionner avec ses outils, un bébé qui jette de vrais cris, qui tend ses bras, crispe ses mains, agite sa tête, pleure, tortille son corps frêle, on ne sait par quelle force mystérieuse; embryon de volonté, joujou vivant, poupée de joie, d'angoisse et de désespoir.

Lorsque, par malheur, la poupée est en deuil de sa petite maîtresse, elle devient un bibelot sacré, un précieux souvenir d'étagère, sa vie factice s'écoule dans la plus douce quiétude; tout en restant jeune de figure, quoique devenant vieille de teint, elle voit les visages se rider autour d'elle; on la regarde à travers des larmes, et on lui cause avec des soupirs.

La poupée est certes le plus exquis de tous les joujoux; elle fortifie l'instinct de la maternité. Qu'elle soit en porcelaine ou qu'elle soit en carton-pâte, avec une figure de madone, deux petits bandeaux de peinture et une goutte de vermillon aux commissures des lèvres, elle reste invariablement le jouet le plus nouveau de chaque saison, le jouet appelé à ne jamais vieillir, car il est à la fois le néant et la vie.

Alphonse CROZIERE.

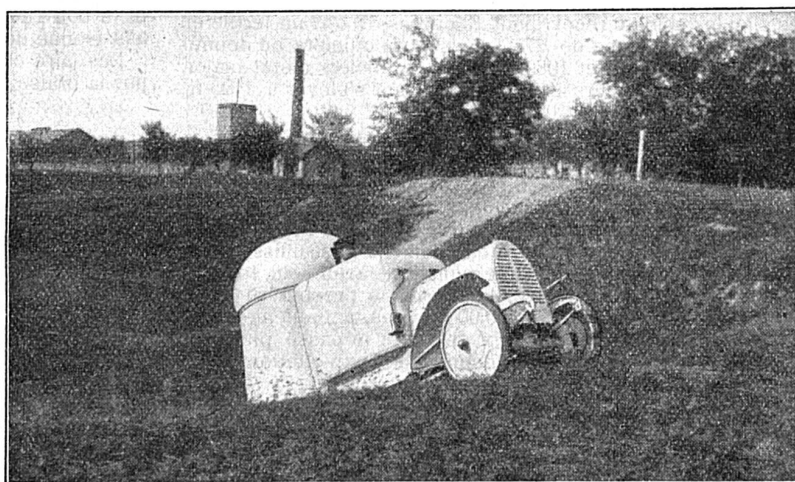
Automobile cuirassé.

Dernièrement, un automobile cuirassé entrait dans la cour du ministère de la Guerre de Berlin. Une indiscretion a fait connaître la chose. En Allemagne, on cache ces choses, mais en Autriche, les essais se font en plein air, au vu et au su de tout le monde. Voici une photographie qui fut prise pendant une expérience avec l'automobile autrichien.

Tout le véhicule est fortement blindé; le conducteur est caché dans une sorte de tourelle couverte d'une coupole. A l'avant sont ménagées deux ouvertures par où regardent les canons de deux mitrailleuses placées de telle manière qu'elles peuvent accomplir leur œuvre destructive en avant et de chaque côté du véhicule.

Les quatre roues sont motrices. L'automobile est construit de telle façon qu'il peut voyager à travers champs et prairies, hors des routes, dans des chemins à profondes ornières et même à travers des terres marécageuses. Il parcourt cinquante kilomètres à l'heure et développe une force de quarante chevaux. A noter que le siège du conducteur est mobile de haut en bas; quand la voiture approche de l'ennemi l'homme peut s'enfoncer dans son blindage et en même temps qu'il dirige l'auto, il peut manipuler les mitrailleuses.

Ce monstre n'entre pas seulement en ligne de bataille comme unité agissant indépendante: il peut aussi remorquer des pièces d'artillerie. Voici donc un rival que les chevaux ne veulent pas jalouser!



Et la prochaine bataille où les automobiles cuirassés entreront en danse offrira un spectacle aussi original que nouveau: ce seront presque les utopiques monstres à automates décrits par le romancier Wells, ces machines infernales descendues de Mars pour exterminer les Terriens (lire *La guerre des mondes*).

Somme toute, soyons sans crainte: le génie humain ou inhumain qui a inventé l'automobile cuirassé trouvera promptement un autre monstre qui détruira les effets du premier.



AGRICULTURE



Engrais chimiques.

Il est certainement bien difficile de dire toujours du premier abord que telle ou telle dose d'engrais chimique doit être employée pour une culture déterminée; cela dépend beaucoup de l'état du sol et de la plante cultivée. Ainsi un sol riche exigera naturellement moins d'engrais qu'un sol pauvre. De même le blé exigera plus d'azote que l'orge ou le seigle. En général pour les céréales le Dr Wagner conseille d'employer par hectare 15 kilos d'azote pour une dose faible, 25 pour une dose moyenne et 60 pour une dose forte. Sous le rapport de l'acide phosphorique on emploiera 30 kilos pour une dose faible, 50 kilos pour une dose moyenne et 80 kilos pour une dose forte. La potasse, suivant les cas, sera employée à la dose de 30, 50 et 100 kilos. Pour les pommes de terre on emploiera 20 kilos d'azote pour une dose

faible, 30 kilos pour une dose moyenne et 45 kilos pour une dose forte. L'acide phosphorique s'emploiera dans la proportion de 30, 50 ou 70 kilos et la potasse dans la proportion de 40, 60 et 80 kilos par hectare. Les doses indiquées ci-dessus ne sont qu'approximatives, c'est une indication que le cultivateur doit modifier suivant l'état de ses terres et, si faire se peut, l'analyse chimique du sol.

Le congrès de la tuberculose, à Paris.

Lors du dernier congrès de la tuberculose qui s'est réuni à Paris, au Grand Palais, on s'est occupé des moyens de combattre la tuberculose. On a opposé le système français au système allemand et Suisse. La Suisse et l'Allemagne ont des sanatoriums où, à grands frais, on guérit les malades pris à temps en traitement; le 53 % des pensionnaires peuvent gagner leur vie cinq ans après leur sortie du sanatorium.

En France, on préfère traiter les malades au dispensaire; on leur donne des consultations gratuites, des conseils, du lait et